

L'EPHÉMERE

MARIAGE.

Mon premier mariage a duré quelques heures, sans interrompre mes fiançailles avec celle qui devait être ma vraie femme. Ce fut un mariage officiel, et sans contredit la meilleure action de ma vie. Je me pardonne bien des fautes en faveur du bonheur que je donnai à mon éphémère petite femme.

A cette époque, je dictais parfois des notes philosophiques à un vieux copiste qui habitait rue de l'Étrépadé. C'était le plus honnête homme du monde, réduit à ce mode de vie par une rare série d'infortunes, qu'il avait la faiblesse de raconter à tous venants. Je l'écoutais volontiers, car il avait de l'accent et de la couleur, et tandis qu'il bavardait, sa fille, une timide et jolie petite fille, copiait des papiers d'affaires.

Je la trouvais seule deux ou trois fois, et je ne pus m'empêcher de remarquer que ma présence la troublait extraordinairement. Comme elle était assez jolie, surtout son beau regard de tendresse soumise, j'eus quelque vague inclination, que je chassai vite. Toutefois, je lui parlai avec douceur, et je dus lui laisser voir que je ne la trouvais pas déplaisante. Ma douceur tomba dans une âme profonde, si profonde que j'en eusse été effrayé si j'avais pu l'entrevoir.

Sur ces entrefaites, je fis un petit voyage, je tombai amoureux, je me fiançai, puis je revins terminer quelques recherches à Paris.

II

Le matin même de mon arrivée, on frappe à ma porte. Je vois entrer mon pauvre copiste tout hagard. Il avait maigri, les yeux enflammés de larmes et les tempes caves.

—Monsieur, me dit-il, vous m'excuserez de venir ainsi... Mais vous avez toujours été si bon... Ma fille se... meurt!... —En vérité! répondis-je avec plus de politesse que d'émotion. Elle est à l'hôpital, monsieur, et je viens vous demander... vous dire...

Il s'interrompt, balbutiant, incohérent, les yeux pleins de prière, et soudain, lâchant tout exorde: —Ma fille vous aime... et de... de la mort prochaine, j'ai cru pouvoir...

Et sans me laisser le temps de me remettre de cette déclaration étrange, il commença une extraordinaire, prolixe et touchante histoire d'amour, tellement que je finissais par en avoir les larmes aux yeux.

—Voulez-vous la voir? Elle serait si heureuse! Elle n'a que quelques semaines à vivre!

Trois quarts d'heure plus tard j'étais auprès de la jeune fille. Qu'elle était touchante! Un charme de mort était sur elle... de mort jeune et pleine de grâce. Ses yeux d'angoisse s'illuminaient à ma vue, sa joie me fit palpiter. Et, presque tout de suite, elle devina que son père avait parlé, elle m'entretint de son amour, elle me raconta son triste et doux roman.

Oh! le pauvre roman de petite religieuse, le roman des tendresses infinies!... Oh! tous les parfums d'une âme, l'éveil des tendresses, la peur de n'être pas aimée, l'envie de mourir!...

Toute une heure ainsi, la tête blonde sur l'oreiller clair, les jolis yeux, la bouche fine et ému...

rent et me peignirent; à la fin, une voix trépidante demandait: —Et vous... est-ce que jamais... jamais?... Que dire? que faire?... Bourreau par la vérité, consolateur par le mensonge... La petite me conduisit: —Moi?... mais je vous aime aussi depuis longtemps! —Est-ce vrai? —Si c'est vrai! Je vis la joie que je ne verrai plus en ce monde: la joie des désespérés; —et, dans ce moment-là, si je ne l'aimais de passion, il y avait quelque chose de bien doux dans mon âme: un atome de cette bonté qui conduisit les grands mystiques à la mort!

III

Malheureusement, je ne sais quel instinct la poussa, les jours suivants, au doute; elle me disait: —Mais irez-vous jamais jusqu'à m'épouser? Je le lui jurais. Elle souriait avec adoration. Un jour sa douceur fut si profonde, que je voulus lui donner le bonheur: il m'en coûterait si peu, hélas!

N'était-elle pas irrémédiablement condamnée? —Je vais faire publier les bans! m'écriai-je.

Sa joie fut terrible; sa face étincela d'une splendeur merveilleuse, et tandis qu'elle me serrait contre sa frêle poitrine, tandis qu'elle riait et pleurait et me récitait l'oraison entrecoupée de son amour, je sentis que je venais de donner à une créature humaine l'équivalent de toute une vie d'allégresse.

Je ne vous dirai pas comment je m'arrangeai pour obtenir le consentement de mon tuteur. Pour celui de ma fiancée, je m'en passai: je savais qu'elle me pardonnerait... après. Les bans furent publiés, et je fis tous les préparatifs d'un mariage en ordre.

Elle, durant les semaines qui suivirent, vécut dans l'extase. Son mal se ralentit. Une beauté profonde, une beauté de miracle s'épanchait sur elle comme une auréole. Elle m'éblouissait, elle m'emplissait d'une tendresse de sépulture, la tendresse des mères pour les beaux enfants qui ne doivent pas vivre.

Je l'avais fait transporter dans une chambre spéciale, où elle recevait les soins des premiers médecins, où une sœur de charité veillait sur elle nuit et jour. Je ne pouvais me rassasier de ce regard adorant, de cette béatitude que dispensait chacun de mes gestes, chacune de mes paroles. Oh! certains crépuscules! La face pâle s'enfonçait harmonieusement dans l'ombre, l'être frêle murmurait ses tendresses. —Mieux que tout!... mieux que ma vie!

Ainsi s'écoula le temps. Le jour vint. Après le mariage civil, on dressa un autel dans sa chambre. On la vêtit de la grande robe des épousées. Elle s'enveloppa de sa grâce et de son bonheur, elle resplendit comme un jour de mai à son déclin, quand une humidité froide s'éleva sur les collines et sur les étangs, quand l'hygme des fleurs s'assoupit dans la grande agonie des fleurs pâles. Elle vécut vingt ans en une heure.

Je n'ai qu'à fermer les yeux, je la revois. Ses yeux ont tout dévoré, si beaux qu'ils effaçaient le pâle visage. Un sourire erre sur sa lèvre. Nos doigts s'unissent; elle tremble de tous ses membres en prononçant enfin le grand "Oui!", elle y met toutes les solennités de son être. Puis, elle s'affaisse, sa force est finie; —mais quel épousément délicieux! quelle faiblesse suave!

—Et elle passe, dans la joie.

Tendrement, elle chuchote, elle rêve. L'ombrelle meurtrière descend rapidement. Elle s'éparpille dans l'air; sa joue se plombe; sa tempe se creuse. Mais elle ne sent pas le trépas venir. Elle continue à aimer, à être heureuse, à s'oublier dans le songe divin.

IV

Alors, c'est le soir. La tendresse est venue. Je contemple la silhouette frêle dans son vêtement d'épousailles. Ma mélancolie est profonde autant que douce, et je sens qu'il me sera beaucoup pardonné pour avoir donné l'illusion à la pauvre amoureuse, pour avoir mêlé le Bonheur à la Mort.

LA DESTINÉE

De la Femme.

Avant le Christ, la femme ne comptait pour rien: la religion chrétienne l'a faite l'égale de l'homme. Hier encore, elle se contentait de rester dans l'ombre, d'être bonne épouse, bonne mère, de veiller sur ses enfants et de leur donner pour base de leur éducation des principes religieux inculqués par l'exemple de la pratique. Il faut avouer que s'il y a encore des hommes religieux sur la terre, la gloire n'en revient pas aux pères, mais aux bonnes mères qui, de tous temps, ont, presque seules, fréquenté les temples du Maître.

Que ce rôle était grand, admirable, sublime! Les vieillards qui assistent au changement qui s'opère aujourd'hui, demandent avec terreur, où donc va la femme? C'est avec un cœur serré et des yeux pleins de larmes, que leurs regards passent de la femme d'hier à la «new woman» d'aujourd'hui. Qu'ils se tranquillent; la transition est brusque, mais elle ne peut être autrement. Pour que la femme arrive à sa future destinée, il faut qu'elle ait vu au chapitre partout et dans tout. C'est la Providence qui la dirige, et l'homme l'invente déjà à monter jusqu'au gouvernail du navire de l'humanité.

LA DESTINÉE

De la Femme.

(Suite.)

La femme, depuis quelques années, s'est affirmée; elle a prouvé au monde qu'elle est. Elle a dé-

ploré pour ses passions, une énergie, une volonté, une tenacité dont l'homme n'avait pas une idée. Elle a prouvé au monde qu'elle seule sait affranchir et vaincre les préjugés et les obstacles, lorsqu'il s'agit du bien de l'humanité, lorsqu'il s'agit du triomphe de la charité.

La «new woman» n'est pas la femme parfaite; elle est encore éblouie de l'éclat de sa bonne fortune. Elle a des engagements à remplir. Il faut, pour le moment, qu'elle s'élève par son intelligence et son énergie, grâce au sordide intérêt pécuniaire de l'homme, grâce à la mollesse morale de l'homme, à ce haut degré de supériorité qui la mettra un jour à la tête du grand mouvement des progrès du cœur humain, de ces progrès qui seuls peuvent changer la face du monde, en diminuant infiniment l'égoïsme des riches et la mauvaise volonté des pauvres.

Quand la femme sera parfaite, elle sera au gouvernail du navire de l'humanité. Elle sera parfaite lorsqu'après la transformation qu'elle subit maintenant, elle aura toutes les qualités, toutes les aptitudes nécessaires pour mettre en une pratique presque universelle, la nouvelle loi, la loi pour laquelle le Fils de Dieu est venu en ce monde, la charité. A quoi servent toutes les autres lois, toutes les autres vertus sans la charité, la charité, l'amour du prochain les résume toutes.

Victor Hugo, dans son discours présidentiel au Congrès de Paix en 1849, n'énonçait pas une idée nouvelle lorsqu'il a dit que pour changer la face du monde, il faut que les hommes, les peuples s'aiment les uns les autres.

La femme de l'avenir sera l'arbitre qui fera des prolétaires les amis des riches, et des riches les protecteurs des pauvres travailleurs.

Non, la femme de l'avenir ne sera pas l'héroïne de la bouffonnerie que l'on a jouée sur la scène américaine. Elle aura trop de dignité pour faire de son époux une sorte de serviteur restant à la maison pour s'occuper du ménage et du soin des enfants. Elle choisira un époux qui sera, sinon son supérieur, au moins son égal; un époux capable de la comprendre, de la soutenir, de la défendre dans ses travaux de charité chrétienne.

Oui, la femme de l'avenir changera la face du monde. Elle formera une société universelle de femmes et d'hommes influents et riches, qui mettront un terme à l'abus que font les idolâtres de l'or, des forces des malheureux travailleurs qui sont obligés de se courber, de ramper, de se traîner pour arriver à ce morceau de pain sans lequel ni eux ni les leurs ne peuvent subsister.

La femme de l'avenir fera cesser cette fausse philanthropie qui protège les animaux contre la cruauté des hommes—(chose bonne, certes), mais qui abandonne les femmes à la cruauté, à la rapacité, à la soif insatiable de l'or de ces êtres sans entrailles qui se font les maîtres de toutes les industries, monopolisent tout, pour arriver à une fortune dont ils ne savent même pas se servir, à une fortune à laquelle ils n'arrivent qu'en usant dans le sang de millions d'êtres humains écrasés sous le poids de leur égoïsme, de leur dureté, de leur cynisme.

La femme de l'avenir fera changer tout cela. Quand on lui dira qu'à New York, dans un certain quartier, il y a treize mille femmes et enfants qui travaillent quinze heures par jour et que le salaire le plus élevé est de quarante sous, elle dira, «il faut que cela cesse»; et ses innombrables et puissantes associations trouveront le moyen d'empêcher la vente des produits maudits de ce quartier.

La femme de l'avenir fera cesser de courir aux magasins des «bar-gains», des ventes «below cost», quand elle fera savoir que ni le fabricant ni le marchand ne souffrent de ce rabais, mais les travailleurs, les pauvres ouvriers, à qui on a encore arraché un morceau de leur pain.

X. La suite à dimanche prochain.

AUTOUR

D'une tache d'encre

C'est une histoire très simple, très banale, à peine même une histoire, qui s'est déroulée un jour autour d'une tache d'encre.

Voilà: à vingt-quatre ans j'étais doué, paraît-il, d'un physique agréable, au fond ni mieux ni pire qu'un autre, et me trouvais pour le moment très passionnément épris de Laurence, une actrice de troisième ordre, qui à la ville comme à la scène jouait les grandes coquettes.

Qui n'a pas eu une Laurence dans sa vie?... J'étais ce qu'on appelle un homme heureux lorsqu'un jour une discussion éclata entre nous, et malgré toutes les folies que j'avais commises pour elle, la belle me mit à la porte sans autre forme de procès.

Le cœur navré, je ne voulus cependant rien laisser paraître de mon chagrin, et appelant toute ma fierté à mon aide je parvins à feindre un calme parfait; afin même de simuler une plus entière indifférence je résolus de m'éloigner quelque temps de Paris. C'est alors que je songeai à la maison de ma grand-mère où depuis bien longtemps ma chambre était prête et m'attendait. Je comptais beaucoup sur ce départ pour ramener Laurence à d'autres sentiments, et j'étais bien persuadé que je recevrais après deux ou trois jours d'absence une petite lettre parfumée qui me dirait: «Heviens!»

Je n'avais prévu personne de mon arrivée, et ce fut à l'improviste que je tombai un soir dans la vieille maison patriarcale où tous les membres de ma famille se trouvaient justement réunis.

Je vous laisse à penser quelle surprise, quelle joie! Ma grand-mère, mes tantes, les vieux domestiques, même mes cousines (dont la plus jeune marchait à quatre pattes, et dont l'aînée, Yvonne, portait encore des robes courtes quelques mois auparavant) tout agitées et effarées, s'empresèrent à qui mieux mieux autour de moi.

C'était à qui me parlerait, à qui me gémait, à qui m'entourerait: ah! vraiment, si je n'avais pas laissé une Laurence derrière moi, tout cela aurait été charmant...

Pendant les premiers jours, les délices de l'oisiveté campagnarde me parurent avoir une certaine douceur, mais au fond j'étais impatient et nerveux.

Je m'étais fait expédier mon courrier de Paris: des lettres, des journaux de toutes sortes m'arrivèrent, et le billet attendu ne s'y trouvait pas!

Les jours passèrent sans rien amener. Décidément Laurence bouddait bien et il était à craindre qu'elle ne s'obstinât dans son tre brouille sans vouloir chercher à y mettre un terme.

Au bout de quinze jours, je n'y tins plus; elle ne me rappelait pas: que faire? Je fus lâche! Je voulus implorer mon pardon, moi qu'elle avait offensé, et aussitôt cette décision prise je m'enfermai dans ma chambre pour lui écrire.

Que lui ai-je dit dans cette lettre? Oh! mon Dieu, tout ce qu'une tête jeune et folle comme la mienne pouvait penser: mon désespoir, mon amour, mes regrets; excuses, promesses, serments, tout cela courait d'un seul feu sous ma plume enfiévrée, et ce fut seulement à la dernière page que je songeai à m'arrêter.

D'une main ferme, je lançai ma signature, quand, ô malheur!

voilà que cette pauvre plume agitée de tant d'émotions éprouve une légère secousse à la fin du paragraphe et ôta sur le papier blanc une large tache d'encre!

Je ne pouvais songer à envoyer cette amoureuse épître ainsi illustrée d'un pâté. Que faire? Je n'avais qu'à recommencer ma lettre, n'est-ce pas? Eh bien, au lieu de cette idée si simple, je ne sais quelle pensée me vint à l'esprit, mais je résolus tout bonnement d'effacer ma tache d'encre.

Ne trouvant sur ma table aucun ustensile nécessaire à cette opération, je pensai à en emprunter à mes cousines,—les petites filles soignées sont toujours bien montées sous ce rapport,—et enfant la voix: —Yvonne! appelle je.

Ma porte s'ouvrit et la tête de ma cousine parut dans l'entre-bâillement. —As-tu une gomme, un canif, quelque chose enfin pour enlever un pâté?

Elle courut jusqu'à sa chambre et reparut une minute après, portant une provision de grattoirs, couteaux, papier buvard. Elle posa le tout sur ma table et jetant un coup d'œil furtif sur ma tache d'encre: —Mon cousin, dit-elle, moitié sérieuse, moitié moqueuse, vous allez faire des bêtises.

—Ah vraiment, répondis-je en riant, est-ce donc si difficile d'enlever un pâté? —Il y a tache et tache; la vôtre est déjà à moitié ébouchée et demanderait beaucoup de soins, fit-elle d'un petit air docte, qui prouvait qu'elle s'y connaissait un peu en fait de pâtés; puis après une seconde d'hésitation: —Voulez-vous, me demandâ-t-elle timidement, que j'essaie de l'enlever?

Je ne doutais pas que ma tache disparût bien plus sûrement sous ses mains expérimentées que sous les miennes. Pour toute réponse j'acquiesçai d'un signe, et m'écartai un peu pour lui faire place.

Elle passa légèrement devant moi, pencha sur la table sa taille souple, et commença ce délicat travail. Le soleil qui brillait à travers une fenêtre tombait juste sur elle mettait un reflet doré dans les petits cheveux qui couraient sur son cou blanc.

Et en regardant ces boucles blondes, je me demandais malgré moi comment j'avais pu aimer les cheveux de Laurence, ces cheveux rougâtres, dont l'éclat me semblait maintenant si vulgaire.

Yvonne me tournait le dos, je ne voyais d'elle que sa silhouette fine, que sa petite oreille perdue au milieu de ses tresses dorées, et puis en me penchant de côté j'entrevois un peu de son profil, ces grands cils bruns attentivement baissés en ce moment sur ma tache d'encre et qui mettaient une ombre douce sur sa joue rose.

Alors pour la première fois je remarquai que ma cousine Yvonne était très jolie: en elle il y avait déjà de la femme, il y avait encore de l'enfant et ce mélange était délicieux!

—Voyez-vous, me disait-elle, sans le papier buvard on n'arriverait jamais. Sa voix très fraîche, très jeune, avait un charme pénétrant. Elle était si pure et si suave qu'il y avait comme un parfum de candeur qui se dégageait de toute sa personne.

Et toujours le soleil enveloppait de son nimbe d'or ses petites mèches folles, sa nuque rose m'attirait irrésistiblement, un désir fou me vint d'y déposer un baiser, mais quelque chose d'ins-

tinctif comme du respect m'arrêta soudain! Décidément, ma cousine Yvonne n'était plus une enfant, et c'est drôle, mais je me sentais attiré à cette pensée.

Vraiment cette tache d'encre m'avait distrait. Laurence me m'apparaissait plus que dans le lointain maintenant, et je songeais qu'Yvonne avait seize ans, qu'avant deux ans elle serait femme, qu'elle aimerait, qu'elle aimerait, qu'elle se marierait, et je ne sais pourquoi j'aurais voulu pouvoir retenir à jamais ces quelques minutes qui allaient fuir.

Mais oui, Yvonne était jolie, très jolie, comment ne m'en étais-je jamais aperçue? Et je la regardais longuement, profondément, sentant un trouble plein de charme m'envelopper peu à peu.

Combien de temps suis-je resté plongé dans cette rêverie vague, indistincte et douce? Tout à coup, le sentiment de la réalité me revint brusquement et me rappela à moi-même. Je me penchai par dessus Yvonne et Yvonne pour voir où elle en était.

O surprise, ma tache d'encre était là comme effacée, délavée, dans une larme, une perle tombée des yeux de ma cousine. Ainsi donc elle avait lu, elle avait compris que j'en aimais une autre, et elle pleurait!

Ma lettre n'est jamais partie, et je n'ai plus revu Laurence.

PENSÉES.

Le temps paraît long quand on attend, parce que l'on compte toutes les minutes perdues.

Une passion mérite l'indulgence dès qu'elle ne fait souffrir que celui qui la ressent.

La croix de Dumas fils.

A propos des promotions récentes dans la Légion d'honneur, voici un bien jolie lettre d'Alexandre Dumas, qui montre qu'il suffisait jadis d'écrire un chef d'œuvre et d'avoir un père de beaucoup d'esprit pour être décoré:

Mon cher de Morny, Vous avez fait une très belle et très bonne chose en refusant votre signature au fameux décret. (Léon Faucher avait voulu faire interdire à la Dame aux Camélias.) Si j'étais Président, je vous ferai grand-croix de la Légion d'honneur.

Mon fils a fait une très belle et très bonne pièce. Faites-le donc chevalier. Je vous prie d'une chose, c'est que si ce n'est pas vous qui le faites, il ne le fera jamais, attendu que je ne le demanderai cela qu'à vous.

Je vous embrasse. AL. DUMAS.

Et c'est comme cela qu'Alexandre Dumas fils est sa pièce jouée et reçut la croix.

Arrivée du croiseur Boston à San Francisco.

San Francisco, Californie, 26 août.—Le croiseur américain Boston est arrivé de Manille à midi. Il avait quitté les Philippines le 8 juin.

Après avoir été mis en cale sèche à Hong Kong, le Boston s'est rendu à Nagasaki et à Yokohama. Il est parti de cette dernière ville le 29 juillet pour Honolulu, où il est arrivé le 9 août, après la traversée la plus rapide qu'ait jamais faite un navire de guerre entre ces deux ports.

Le Boston a quitté Honolulu le 17 courant. Il a eu constamment beau temps durant tout le voyage.

Depuis un mois, Marie-Rose paraissait plus heureuse. ... Lorsqu'ils avaient quitté Albertville, bien souvent, dans les jours qui suivirent, il avait surpris ses larmes.

Il s'était tu, devenant sa tristesse, ne voulant pas l'interroger. Puis, subitement, les larmes s'étaient tarries.

Et il se rappelait maintenant que Marie-Rose n'écrivait plus à Michel et qu'aucune lettre de quelque temps, à Marie-Rose...

Il en avait fait plusieurs fois la réflexion, mais comme Marie-Rose ne s'en préoccupait pas, comme rien n'était changé dans sa vie, il ne lui en confia pas mot.

A présent, tout cela lui paraissait clair. Michel n'avait pas voulu vivre loin de Marie-Rose, et il était venu à Paris s'installer tout près de son père.

—Il veut te la prendre! Il veut te la voler!

Ce fut seulement une heure après, en dinant, qu'il demanda, d'une voix qu'il s'efforçait de rendre indifférente: —Es-tu sortie?

—Comme d'habitude pour quelques courses. Tantôt elle sortait seule, tantôt elle se faisait accompagner. —Sentez! dit-il.

—Oui. —Oh es-tu allée? Elle inventa des courses, dans lesquelles Frédéric remarqua qu'elle affirmait n'avoir pas quitté la rive gauche.

Il se tut, ne voulut pas insister, mais résolu, dès le lendemain, à se tenir sur ses gardes et à savoir la vérité.

Le lendemain, vers deux heures, quand elle partit, Frédéric était au coin de la rue des Saints-Pères.

Marie-Rose ne le vit point, prit une voiture à la station de France et sans dédaigner son cocher Frédéric du Grand-Hôtel.

Frédéric fit ranger la sienne le long de la chaussée, et de l'autre côté du boulevard, et là attendit, caché derrière le store baissé.

Il n'attendit pas longtemps. Un quart d'heure à peine se passa et Michel apparut avec la jeune fille, et comme le temps était beau, ainsi que la veille, ils partirent à pied, serrés l'un contre l'autre.

Michel avait l'air infiniment heureux. Et Marie-Rose, le visage animé, les yeux brillants, souriait en le regardant, en lui parlant. Le spectacle était trop douloureux pour Frédéric.

Il ne pouvait en voir davantage. Il renvoya la voiture; mais, au lieu de suivre le couple qui s'en allait ainsi et de se repaître de cette joie que l'on prenait à son insu, il s'éloigna du côté opposé.

Il ne fit aucune question à la jeune fille, le soir, lorsqu'il rentra et qu'il se retrouva en face d'elle.

(A continuer.)

Feuilleton

L'Abéille de la N. O.

—DE—

MARIE LA MODISTE

Par Pierre Lotin et A. de Trail

TROISIÈME PARTIE.

JUSTICE.

DISPARITION.

Suite.

Jugeant sur les pièces produites établissant l'innocence de sa mère, le tribunal, en attendant les délais d'opposition et l'enquête, ordonne la séquestration de la jeune Eva, c'est à dire son

envoi dans un convent ou pensionnat que désignent le conseil, à la requête de M. Suorby, dès qu'il aura retrouvé sa fille.

—Mais c'est superbe! —Si j'avais dit connaître le domicile on même le lieu de séjour de Mme Suorby, nous n'aurions pas obtenu ce séquestre.

—Vous êtes un homme habile, Speedy! —Ce jugement va vous permettre d'arracher immédiatement votre fille à son indigne mère!

William Suorby réfléchit un moment et répondit: —Faites le nécessaire pour que cette pièce soit régularisée, exécutoire en France et, surtout, plus que jamais, continuez à surveiller Mme Vally.

Speedy allait se retirer lorsque le valet de chambre, ayant frappé, entra.

—Il y a là un individu qui demande à parler à M. Speedy, dit-il en s'adressant à son maître; il se nomme Butler.

—Vous ne vous en occupez donc plus vous-même? demanda William Suorby.

—Non, je suis brûlé dans le quartier et, d'ailleurs, il va falloir une surveillance de tous les instants; cette femme à le diable au corps.

Sam Butler entra. C'était le grand jeune homme imberbe, blond comme un albinos, que nous lecteurs ont déjà vu au cours de ce récit.

Autant son patron, M. J. J. Speedy, était vif, impétueux, autant Sam Butler était flegmatique et patient.

—Eh bien! voyons qu'y a-t-il, mon garçon? interrogea impétueusement J. J. Speedy.

—Mme Vally est partie... —Partie? pour quelle destination? —La concierge prétend que c'est pour l'Amérique.

en calmant d'un geste son homme d'affaires. Sans se départir de son calme, Sam Butler commença: —Vous m'avez donné l'ordre de prendre la surveillance de Mme Suzanne Vally ce matin à dix heures et d-mie; une heure après je déjeunais en face de chez elle dans la boutique d'un petit marchand de vins.

Je fus un peu étonné de constater que des domestiques allaient et venaient dans l'appartement dont les fenêtres étaient grandes ouvertes, et je pensai qu'on faisait le ménage un peu tard.

Au bout d'une heure je m'éloignai pour revenir vers quatre heures afin de faire passer quelques voisins... A ce moment je vis un fiacre s'éloigner, emportant une bonne et sa malle. Je ne pouvais deviner que c'était une domestique de Mme Vally, comme je le sus plus tard; mais je constatai que toutes les persiennes étaient fermées.

J'eus le tort de mettre cette fermeture sur le compte du soleil qui chauffait à ce moment sur la façade de la maison.

—Voilà une faute, fit J. J. Speedy.

—Je revins de nouveau il y a une heure, vers dix heures, et je constatai que tout était fermé.